

## L'art des seuils

SIMON GALIERO, *La mise à l'aveugle*, Canada, 2012, 80 min.

Serge Cardinal

---

Number 300, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69435ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Cardinal, S. (2013). Review of [L'art des seuils / SIMON GALIERO, *La mise à l'aveugle*, Canada, 2012, 80 min.] *Liberté*, (300), 50–50.

# L'art des seuils

Simon Galiero appelle à une communauté où il faudra répondre de sa parole.

SERGE CARDINAL

**P**OUR REJOINDRE *La mise à l'aveugle*, il fallait d'abord se rendre sourd aux échos nous parvenant des cercles cinématographiques. C'est bien, mais Galiero ne sait pas filmer le milieu de la finance; c'est bien, mais on dirait qu'il a cherché à faire un film populaire... Tels sont les mots d'ordre lancés par quelques critiques, programmeurs et cinéastes parmi les plus sophistiqués, mots d'ordre d'autant plus assourdissants qu'ils étaient introduits par la formule du jugement mondain : «C'est bien, mais...»

Une fois franchi le seuil du film, on devait conclure que le réalisateur n'avait jamais eu l'intention de dépeindre le milieu de la finance. Pas un seul tiroir-caisse visible, pas un seul écran affichant les cotes de la bourse; mais une cafétéria, un salon et une terrasse où des «figurants» viennent échanger des paroles précisément pour ne rien dire. Qu'on se le dise : ce ne sont pas les lois de la finance qui intéressent Galiero, mais la logique discursive du service des ressources humaines, qui règle la parole ordinaire et fait de tout le monde un «employé» (au sens littéral du participe passé). On comprenait aussi que, en disant du film qu'il était populaire, les mondains cherchaient à marginaliser un type de cinéma et, surtout, à ne pas reconnaître à la communauté des personnages principaux du film le droit d'exister, d'exister par la seule force d'une parole (ou d'un geste) qui ne réverbère plus les mots d'ordre, mais tisse des liens parce qu'elle assume la responsabilité de qui promet ou de qui parie, bref de celle ou de celui qui sait encore aimer – on a bien lu, c'est la parole qui, en elle-même et par elle-même, assume la responsabilité de quelqu'un.

Ne croyez pas ceux qui vous répéteront

que *La mise à l'aveugle* est un film qui oppose le milieu de la finance à celui du poker : ceux-là n'ont pas franchi le seuil du film, peut-être parce qu'ils ont perdu la capacité d'entendre une différence qui donne à *La mise à l'aveugle* toute sa force politique. Si nos vies quotidiennes nous offrent souvent le moyen d'échapper à ce qu'on a dit

– «ma bouche a juré, non mon cœur» –, durant une partie de poker, on peut toujours dire que le dernier pari n'était qu'une plaisanterie, ça reste un pari; et toujours on

doit répondre devant les autres, même (et surtout) d'un bluff et d'une feinte. *La mise à l'aveugle* longe le seuil qui sépare deux communautés de parole que l'on retrouve dans tous les milieux. Le film ne raconte pas seulement l'histoire d'une «assistante préposée à la comptabilité» récemment retraitée, désormais persona non grata dans son ancien milieu de travail pour avoir appliqué avec trop de zèle la directive de son ex-mari – licencier des employés pour mieux préparer l'arrivée

*Si La mise à l'aveugle est un grand film populaire, c'est qu'il permet à tout un peuple – divorcés, chiens errants, écorchés, orphelins – de se bricoler un monde, non sur la base de goûts ou d'intérêts communs, mais en se donnant en partage l'exclusivité d'un problème.*

du fils à la tête de l'entreprise –, bref d'une femme d'affaires qui se joint à des joueurs de poker. Le film raconte surtout le passage de Denise d'une communauté de parole à

une autre : d'une communauté où ce qui se dit et se fait n'engage personne parce qu'on y est toujours déjà instrumentalisé, par filiation ou par fonction, à une communauté où la parole (y compris la parole muette du geste) rend possibles des alliances, précisément parce qu'il faudra répondre de ce qu'on a dit et fait.

Si *La mise à l'aveugle* est véritablement un grand film populaire, c'est qu'il permet à tout un peuple – divorcés, chiens errants, écorchés, orphelins – de se bricoler un monde, non pas sur la base de goûts ou d'intérêts communs, mais en se donnant en partage l'exclusivité d'un problème. Si les personnages de Denise (Micheline Bernard), de Paul (Louis Sincennes), de Julie (Christine Beaulieu) et d'Éric (Marc Fournier) ont chacun une réalité propre à crever l'écran, c'est précisément parce qu'ils ne peuvent pas trouver en eux-mêmes de réponse au problème singulier qui les hante, et qu'ils en appellent à une communauté bancale comme le seul moyen de le rendre vivant et vivable. Il y a là comme une Amérique qu'on chercherait encore à atteindre : chercher de toutes ses forces à atteindre la réalité propre de son existence, la singularité de son problème, comme ce seuil de fragilité absolue, en pariant sur la communauté des camarades de circonstance pour nous y aider.

Et si la communauté de Galiero se construit par la parole, c'est d'abord parce qu'elle fait le pari et prend le risque de la responsabilité. Si Denise, la «préposée à la comptabilité», finira par rejoindre Paul, «le chien errant», c'est que, par ses mots rêches, et de tout son corps fatigué et usé par l'alcool et le jeu, Paul aura reconnu son désir pour Denise, il aura déclaré qu'il la choisit, et lui aura demandé avec patience de répondre à son choix et à son désir, se rendant ainsi vulnérable à son refus, mettant explicitement en jeu leur avenir. Il aura payé le prix d'avoir parlé, d'avoir parlé pour toujours, de s'être abandonné aux mots qu'il a dits, aux gestes qu'il a faits. Du coup, il se sera engagé à répondre de son choix, c'est-à-dire qu'il aura permis à Denise de revenir vers ce qu'elle cherchait de tout temps à être, de revenir vers ces pensées et ces désirs qu'elle avait toujours déjà oubliés ou abandonnés.

Et, en consentant à ce que son bonheur lui vienne de Paul, Denise permettra au chien errant de trouver un monde où l'errance n'est plus une condamnation. **L**